

La diva des boudoirs.

In bed with Xaviera.

Elle fit l'éducation sexuelle de toute une génération. Xaviera Hollander fut, dans les années 1970, call-girl à Manhattan, chroniqueuse à "Penthouse" et auteure de livres érotiques à succès. Pourtant, rien ne prédestinait cette juive néerlandaise issue d'un milieu bourgeois à devenir la grande prêtresse d'une sexualité sans entraves ni tabous. A 73 ans, elle tient aujourd'hui un respectable Bed & Breakfast à Amsterdam. Et continue de revendiquer la liberté du corps et de l'esprit.

PAR JOËLLE STOLZ — PHOTOS ISOLDE WOUDESTRA

Xaviera Hollander, chez elle, à Amsterdam, le 12 mai 2016. Sur son « mur de la gloire », des tableaux offerts par des admirateurs la représentent du temps de sa splendeur.





XAVIERA HOLLANDER EST UN MONUMENT. Et pas seulement parce que le temps – elle fête ce mois-ci ses 73 ans –, a eu raison de sa silhouette jadis élancée, couronnée d'une frange blonde et d'un regard vert incisif. Son amour du chocolat et des plaisirs de la chair aussi.

Aujourd'hui, cette imposante dame aux cheveux blancs vit à Amsterdam dans une maison de briques entourée d'un petit jardin, semblable à des milliers d'autres dans une ville connue pour sa tolérance, au moins depuis le siècle de Spinoza. Mais le parcours de Xaviera Hollander sort de l'ordinaire. Elle est l'une des icônes de la révolution sexuelle qui a bouleversé les sociétés occidentales il y a quatre décennies. Dans son rôle de grande prêtresse du plaisir sans entrave, elle a sans doute davantage changé l'esprit de ses contemporains – en tout cas leur comportement dans la chambre à coucher – que bien des politiques ou des intellectuels.

« *Ma vie est comme un puzzle où la bonne pièce tombe au bon moment* », dit-elle dans sa maison d'apparence banale, peuplée de souvenirs d'une existence qui ne l'est pas, sans oublier la vingtaine d'ouvrages qu'elle a publiés. Ils sont tous de la même veine salace

(*Erotic Enterprises Inc., Xaviera's Supersex...*), à part le livre qu'elle a consacré en 2002 à ses parents disparus, *Child No More* (« plus une enfant », non traduit en français). « *Il s'est mal vendu, parce que cela ne collait pas à mon image, analyse-t-elle. C'est un peu comme si Sylvester Stallone voulait jouer Hamlet : on ne l'attend pas dans ce rôle.* » A l'aise en anglais, néerlandais, allemand, français, espagnol et italien, sans oublier des notions de yiddish, Xaviera Hollander a pu constater que son éditeur français en avait rajouté dans le registre pornographique. Bon gré mal gré, elle doit rester à jamais *The Happy Hooker* (« la pute joyeuse »), le titre de son premier opus, paru en 1972, qui connut un succès planétaire.

Cette Néerlandaise effrontée, née bourgeoisement aux Pays-Bas sous le nom de Xaviera de Vries – Hollander est un pseudonyme –, fait alors les gros titres de la presse internationale avec ses Mémoires de patronne d'un bordel de luxe à New York. Récit à la fois candide et cru des aventures d'une jeune femme dotée d'une libido hors du commun, le livre est devenu un best-seller vendu à 15 millions d'exemplaires, affirmait l'éditeur HarperCollins lors de sa •••



1



2



3



Dans les années 1970, Xaviera Hollander, qui travaille comme secrétaire au consulat néerlandais de New York, arrondit ses fins de mois en vendant ses charmes. Elle dirige bientôt un réseau de prostituées de luxe (3) fréquenté par la jet-set – Frank Sinatra, dit-elle, fut un de ses clients. En 1972, elle connaît un succès planétaire avec *The Happy Hooker* qui lui vaudra, un peu plus tard, de jouer son propre rôle dans *My Pleasure is my business* (4). Contrainte par la justice de quitter les États-Unis, elle part au Canada (1, en 1975, lors de xxxxx) puis rentre aux Pays-Bas, où elle vit de sa plume (5, *Supersex*, publié en 1977) et de sa chronique dans *Penthouse*.



4



« Je suis polysexuelle, polyamoureuse », explique la septuagénaire, qui a toujours affiché sa bisexualité. Xaviera Hollander fut l'une des premières à dédramatiser l'homosexualité et les pratiques sexuelles sortant de l'ordinaire (ci-dessous, en 1969, dans le bureau du journaliste américain Earl Wilson).



••• réédition, en 2002, trente ans après ses débuts fracassants. Si les Mémoires de courtisane, souvent écrits par des hommes pour un public masculin, sont un classique de la littérature érotique, depuis l'Anglaise Fanny Hill ou la Viennoise Josefine Mutzenbacher, *The Happy Hooker* tranche par son approche réaliste de ce qui était encore, au début des années 1970, un domaine cadencé d'interdits. Ses lecteurs hument avec délice le parfum du scandale lorsque Hollander détaille les perversions de la jet-set dont les goûts, voire les mensurations intimes, sont consignés dans son précieux carnet noir. Elle ne donne jamais les vrais noms de ses clients – sauf, aujourd'hui, celui du défunt Frank Sinatra, le « Boy » à la voix veloutée dont les innombrables conquêtes féminines ravissaient les tabloïds. Mais un large public se familiarise aussi, grâce à elle, avec l'art de la fellation et du cunnilingus, jadis peu pratiqués par le commun des mortels. Surtout, elle affiche dès le départ sa bisexualité comme une composante essentielle de sa personnalité: « *Je suis polysexuelle, polyamoureuse* », se définit la gaillarde septuagénaire, entourée d'hommes aux petits soins pour elle, depuis son mari néerlandais, Philip, plus jeune qu'elle, jusqu'à Herman, son solide homme à tout faire (« *Mon fantasme sexuel* », souffle-t-elle, tout en précisant qu'elle se limite avec lui à des rapports presque chastes, par égard pour son époux, qu'elle a surnommé « Mister Vanilla » en hommage à sa tendresse).

ELLE TIEN EN EFFET CHEZ ELLE UN BED & BREAKFAST (www.xavierahollander.com/happy-sleeper: « *Surtout, n'oubliez pas de mentionner l'adresse* », insiste-t-elle) pour ceux qui voudraient dormir – ou rester éveillés toute la nuit – dans ce temple cosy, dont la cuisine est agrémentée de dessins érotiques, signés notamment de Roland Topor. Xaviera (si elle avait été un garçon, son père l'aurait appelée François-Xavier, comme l'un des saints fondateurs de l'ordre des Jésuites) est plus prolifique sur son amante, une séduisante lesbienne d'origine chinoise, écrivain et poète, qui vit en couple à Amsterdam avec une autre femme, mais entretient avec elle une liaison torride. « *Je n'ai jamais eu des seins pareils!* », commente-t-elle en dévoilant, sur son ordinateur, des photos déshabillées de sa belle. Bien avant les Gay Pride et les festivals LGBT, Hollander a sorti l'homosexualité du placard. Le ton direct et sensuel avec lequel elle raconte sa passion pour Helga, sa condisciple au lycée, à qui elle enseigne les mystères du baiser « profond » dans l'ombre d'une cage d'escalier, au nez et à la barbe des parents de celle-ci, d'austères calvinistes, est d'une réjouissante sincérité. Il ne s'agit pas seulement d'un cliché, même si sa propension à caresser des femmes sous le regard des hommes a bien servi sa carrière de call-girl à 50 dollars la passe, quand elle n'était, le jour, qu'une secrétaire au consulat néerlandais de New York, trop bien vêtue pour être tout à fait honnête.

Assez vite, elle a l'occasion de monter sa propre affaire, en rachetant celle d'une Sud-Africaine qui se retire du métier pour convoler en quatrièmes noces. Elle devient alors la « Madame Claude » de Manhattan, à la tête d'un réseau haut de gamme de professionnelles ou semi-professionnelles (dont, assure-t-elle, pas mal d'hôtesse de l'air). Et donne sa mesure en « domina » à 1000 dollars la prestation – une secrétaire gagnait alors 400 dollars par mois –, experte dans la manière de ligoter, fouetter ou écraser de riches clients sous ses talons aiguilles. Sa carte de visite, elle s'en souvient, portait le numéro de téléphone « MU 824683 » et ces quelques mots: « *The number to call*

when you want to get late » (« Le numéro qu'il faut appeler si vous voulez rentrer tard »). Mais parfois les hommes appelaient tôt le matin, pour un petit plaisir prestement expédié avant d'aller au bureau. Ou au contraire le soir, en particulier les courtiers de Wall Street, lorsque la journée avait été profitable: « *Quand les cours sont à la hausse, les bites aussi* », écrit-elle dans son style imagé, qui lui a valu de tenir pendant trente-cinq ans une chronique très populaire dans toutes les éditions du magazine américain *Penthouse*, « Appelez-moi Madame », où elle répondait avec franchise et précision aux nombreuses questions que se posaient les lecteurs sur leur sexualité. Car, harcelée par la justice américaine pour ses activités illégales, elle part au Canada d'où elle est expulsée pour les mêmes raisons en 1975. La voilà contrainte de rentrer aux Pays-Bas. Elle y vivra plutôt bien de sa plume, grâce à ses livres et à ses chroniques dans *Penthouse*, qui lui rapportaient, au sommet de sa carrière, quelque 10000 dollars par mois. Il est bien difficile, à une époque où tous les magazines féminins publient des articles sur l'orgasme, où *Cinquante nuances de Grey* a banalisé les pratiques SM, où des millions de femmes, y compris dans les pays musulmans, consomment des films porno, de se représenter quel fut l'impact, phénoménal, des conseils de Xaviera Hollander.

« *C'était très informatif, et très libérateur car rien ne pouvait la choquer* », souligne Dan Savage, 51 ans, premier gay aux États-Unis à avoir écrit des « chroniques sexe » dans son journal, *The Stranger*. Dès la prime adolescence, il emprunte les numéros de *Penthouse* qu'achètent ses frères aînés: pas pour les photos de femmes nues, qui ne l'excitent guère, mais pour lire la prose de Xaviera. Puis il dévore *The Happy Hooker*, trouvé dans la bibliothèque des voisins. « *Elle a été la première chroniqueuse à n'exprimer aucun dégoût devant des pratiques ou des orientations qui s'écartaient de la norme*, explique-t-il par téléphone depuis Seattle. *Les autres conseillers sexuels, même dans Playboy, suggéraient que si vous cessiez de penser à ces choses horribles, le problème serait résolu.* » Quel soulagement pour lui, qui se sent attiré par les garçons, de lire que ce n'est pas un « problème », mais la solution! Aujourd'hui marié à son compagnon, avec lequel il a adopté un enfant, il est plein de gratitude envers cette femme qui a fait à distance son éducation sexuelle, et celle de milliers de personnes de par le monde: « *J'adorerais la rencontrer.* »

La vocation de Xaviera Hollander, c'est d'apprendre aux autres à bien faire l'amour. Elle l'a découverte à la fin des années 1960, en Afrique du Sud, où vivait sa demi-sœur, mariée et mère de famille. L'entreprise de séduction qu'elle mène auprès de son vertueux beau-frère est un petit chef-d'œuvre, qui ne reste pas sans conséquence sur la vie du couple. L'épouse se demande naïvement pourquoi son mari veut soudain expérimenter des positions inhabituelles, tandis que Xaviera se retient à grand peine de lui avouer la vérité. Quelques

années plus tard, en vacances à Porto Rico, elle mettra toute sa science à déniaiser les jeunes clients de l'hôtel où elle réside – souvent des fils de familles juives américaines –, qui durent lui en être éternellement reconnaissants. Xaviera Hollander est la ruine des psychiatres: « *Te voilà guéri* », annonce-t-elle à un garçon arrivé chez elle bourré de complexes et en repart nettement plus détendu. « *Ça t'a coûté 150 dollars*, observe-t-elle. *Mais c'est ce que tu devais payer pour chaque séance de cure, non?* »

Rien de la sexualité humaine n'étonne Xaviera, même si elle se désole de voir l'un de ses clients, aussi beau que charmant, payer très cher le plaisir de manger des excréments féminins à la cuillère. « *Et en plus, sur un plat en façade de Delft, l'un des principaux articles d'exportation de mon pays!* » Même recul devant cet ancien déporté en camp de concentration, dont la libido a été tragiquement marquée par une gardienne nazie, et qui exigeait que Xaviera le fouette en le traitant de « *sale juif* ». Après un épisode de ce genre, elle déclare forfait: juive par son père, une telle mise en scène lui est insupportable.

IL LUI A FALLU À ELLE-MÊME LONGTEMPS

POUR ANALYSER LES SENTIMENTS qu'elle nourrissait envers ses parents. Dans sa maison d'Amsterdam, ils sont partout sur les murs, à commencer par la photo où son père jette sur sa mère « *un vrai regard d'amour* ». De cette relation intense, Xaviera a été terriblement jalouse. Sa mère, Germaine, était une beauté franco-allemande, son père, le séduisant Mick, un médecin qui travaillait en Indonésie lorsque la seconde guerre mondiale a éclaté. Tous trois sont enfermés dans des camps japonais. Son père y est affreusement torturé, tandis que Germaine, qui avait soudoyé un gardien pour obtenir du sucre pour sa petite fille malade, est punie de façon sadique: « *Ils lui ont déchiré les commissures des lèvres avec les doigts, j'entends encore ses cris* ». De cette épreuve, elle sort avec le désir « *d'être toujours forte, surtout pas une victime. Je suis une vraie survivante* », dit-elle. Cela n'a pas empêché les déceptions amoureuses, ni les moments de défaite. Comme ce jour où elle se réveille à l'hôpital, à 33 ans, après une fausse couche qui a failli la tuer: « *Encore*

dans les vapes de l'anesthésie, j'entendais les médecins de garde se vanter en rigolant d'avoir touché "le con de Happy Hooker". »

Cet enfant, elle le voulait. Elle n'en aura jamais. « *Après ça, j'ai coupé mes cheveux très courts, et j'ai commencé à grossir.* » Mais Xaviera Hollander pourra un jour faire inscrire sur sa tombe qu'elle a eu dans sa vie beaucoup de plaisir, et qu'elle en a donné beaucoup. Il y a pires épitaphes. ☹